

Look. Festival de la mode

Josette Féral

Numéro 81, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25362ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

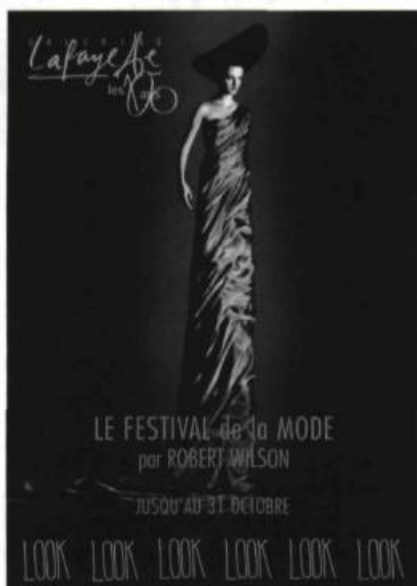
Citer cet article

Féral, J. (1996). *Look. Festival de la mode*. *Jeu*, (81), 87–89.

Wilson
et les autres

Look. Festival de la mode

Réalisé par Robert Wilson, en collaboration avec Stéphanie Engeln (décor) et Cyrille Guenebault (stylisme). Chorégraphie : Giuseppe Frigeni ; éclairages : Andreas Fuchs ; vidéos : Benoît Rossel, assisté de Victoire Schlumberger. Avec la participation de Vittorio Santoro, Dominique Sirop, Agnès b. Présenté aux Galeries Lafayette à Paris, jusqu'au 31 octobre 1996.



Look de Robert Wilson, exposition scénographique de l'éternel féminin, a pris d'assaut les affiches de la plupart des stations du métro parisien. Une affiche toute noire, marquée de rouge, au centre de laquelle un mannequin sur échasse, drapé dans un plissé élégant, épaule dénudée, coiffé d'un chapeau à large bord semble avancer d'un pas déterminé. Celle-ci évoque certains tableaux de pièces antérieures de Robert Wilson : *le Regard du sourd*, *Einstein on the Beach*, *Dr Faustus Lights the Light*.

Dans le coin supérieur gauche, le lieu de la manifestation, les Galeries Lafayette, grand magasin parisien qui fête cette année son premier centenaire avec faste. Robert Wilson surprend, a toujours surpris et aime se manifester là où on l'attend le moins. Quel metteur en scène d'aujourd'hui accepterait de mettre en scène un défilé de mode sans avoir l'impression de déchoir quelque peu de son piédestal ? Robert Wilson n'a cure des critiques, il peut se le permettre. Son défilé est superbe et réussit à transformer la vision du défilé habituel pour en faire une œuvre d'art.

C'est que le défilé mis en scène par Robert Wilson n'a du défilé que le nom. Il s'agit plutôt d'un spectacle permanent qui se déroule au rayon mode des Galeries Lafayette de 10 h 30 à 18 h 30 tous les jours. Pour cela, Robert Wilson a conçu, comme il l'a fait dans certaines expositions de ses œuvres à Rotterdam et ailleurs, une installation avec des scènes multiples, sortes de boîtes noires dans lesquelles évoluent des actrices et des acteurs selon une chorégraphie rigoureuse, minutieusement orchestrée. Ces scènes sont au nombre de neuf. Intitulées respectivement : pique-nique, paysage urbain, fonds marins, autoroute, salon, lavomatique, bureau, désert et espace de rêve, elles permettent un parcours en condensé de l'univers de Robert Wilson. Mouvement au ralenti ou en accéléré, vêtements de couleurs voyantes ou volontairement BCBG, scènes populaires au lavomatique ou scènes du grand monde dans un salon, immobilité et hiératisme, l'univers qui est peint offre la palette habituelle des superbes productions

87



Les Equinoxes.
Sur la photo : Catherine
Tardif, Diane Leduc
et Nathalie Brunet.
Photo : Stephen Feldman.



Look, de Bob Wilson, aux Galeries Lafayette. Photo : Laurent Féral-Pierrsens.

de Robert Wilson. Ici, les décors, les éclairages, les volets qui s'abaissent et se lèvent cependant que derrière on procède à des changements rapides de modèle, tout dit la théâtralité non seulement des lieux mais des actions qui prennent place chacune dans son cadre. Les mannequins avoisinent les acteurs dans des positions sculpturales, et l'on hésite parfois à déterminer qui du mannequin ou du comédien a le plus de réalité. Comme porte d'entrée à ces diverses scènes, une forêt de bouleaux plantés en terre et portant chacun autour du tronc un vêtement différent de grand couturier. Au centre, partageant les différentes scènes, des écrans de télévision reproduisant des corps masculins ou féminins présentés en une seule image fragmentée sur plusieurs écrans paient leur tribu à Nam June Paik et à l'art vidéo.

Le fait que tous les vêtements portés par les acteurs-modèles soient ceux de grands couturiers (un horaire est distribué au public, spécifiant la maison et le prix) est tout à fait accessoire ici. Le public, fasciné par l'image, ne prête attention qu'au contenu des tableaux et à leur développement dans l'espace et dans le temps. Ici un tigre noir porte un modèle nu paré de bijoux d'Yves Saint Laurent, Paco Rabanne ou Christian Lacroix pour des prix modiques variant entre 13 200 F et 450 F, là un manteau Lolita Lempicka (5 370 F) précède une veste et un pantalon Nina Ricci (6 995 F). Un spencer argent Thierry Mugler (1 675 F) l'emporte sur une veste Ann Demeulemeester (7 600 F). Plus démocratique, le Lavomatique met en scène Chevignon, Avant première, Kenzo, Pépé Jeans, Kookai, Copin Copine à des prix nettement plus abordables (de 175 F à 2 795 F).

Et le public, ravi, s'arrête, contemple et s'interroge. Jamais défilé ne fut autant suivi et n'attira tant de foule. Jamais aussi le public n'eut autant l'impression qu'on lui of-

Solange Lévesque

Une étincelle dit : « Lumière ! »

Entretien avec Alain Populaire

Alain Populaire est originaire de Bruxelles. Il est venu une première fois au Québec en 1989, à titre de chorégraphe invité lors de l'événement Mue-Danse, organisé par Tangente. Il est ensuite revenu pour quelques séjours. Sa chorégraphie *les Équinoxes*, exécutée par quatre danseuses québécoises, a été présentée à l'Agora de la danse du 10 au 13 janvier 1996.

Philanalyste, écrivain et chorégraphe, Alain Populaire nous parle ici de son parcours artistique, de sa conception de la danse et, plus largement, de la place de l'art dans « le tracé de l'humanité ».

Votre parcours suit la direction inverse du parcours qu'on rencontre habituellement : vous avez commencé par écrire, puis par faire de la dramaturgie, pour arriver à la danse et au mouvement. Comment s'est effectué ce passage ?

Alain Populaire – Comme je suis en train de retourner à l'écriture, je me pose la question. Je me demande si ce n'est pas simplement une multiplicité d'activités où chaque média est plus ou moins apte à nourrir un discours que je sélectionne en fonction de mon inspiration, de mon humeur ou des circonstances. À l'origine, quand j'ai cessé d'écrire pour faire de la mimographie ou de la danse, du spectacle où le texte ne jouait pas un rôle, c'était à cause de l'impuissance des mots. J'étais préoccupé par des problèmes métaphysiques et je constatais que, si les mots pouvaient les exprimer à un niveau poétique que je ne pratiquais pas, le corps pouvait aussi les exprimer d'une manière que j'étais capable d'aborder. Alors, j'ai fait une première pièce qui était une pièce hyperréaliste, toujours avec des personnages, toujours avec une situation et des rapports, mais sans un mot, avec seulement de la musique. Cette expérience a donné naissance à un autre spectacle qui était encore plus abstrait, plus poétique. Dans les spectacles suivants, la musique elle-même a disparu, et je suis arrivé au silence total. Maintenant, je peux réutiliser la musique, parce que la musique joue un rôle de décor sonore. Mais c'est un décor narratif ; il dit des choses. Ce sont des musiques mystiques, ou des bruits de destruction, de délitement. À l'origine, dans le spectacle *les Équinoxes*, je voulais mettre des grands drapeaux, qui auraient représenté des